

L'art de la découverte

Autor(en): **Motta, Liliana**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Tracés : bulletin technique de la Suisse romande**

Band (Jahr): **135 (2009)**

Heft 13-14: **Sur le métier**

PDF erstellt am: **10.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-99765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'art de la découverte

Artiste-botaniste d'origine argentine, formée en partie à l'École des Beaux-Arts de Paris puis au département de Biologie des plantes de l'Université Paris VI, Liliana Motta voue un intérêt tout spécial aux végétaux dont personne ne veut, à ces « mauvaises herbes » que l'on tente tant bien que mal d'extirper de nos jardins d'ornement. Pour elle, ces « envahisseuses » sont essentiellement cosmopolites : elles ne sont « nuisibles » que par rapport à un lieu donné. Replacées dans un contexte propice à leur épanouissement, elles deviennent les germes d'une réflexion sociale, éthique et humaine.

TRACÉS : Comment est né, dans le contexte d'une formation aux Beaux-Arts, votre intérêt marqué pour le végétal, pour les herbes et les plantes ?

Liliana Motta : C'est la rencontre avec l'une de ces plantes qui a déclenché en moi le désir de mieux les connaître. C'était lors d'un voyage dans la Nièvre, au cœur d'un village dont toutes les maisons étaient entourées de haies de thuyas

taillés en forme de parpaing ! Parmi elles, une seule avait l'air vivante. Il s'agissait d'une haie de *Reynoutria sacchalinen-sis*, avec de grandes cannes faisant plus de trois mètres de haut, de grandes feuilles et des grappes de fleurs blanches, encore présentes en un mois d'octobre tardif. Cette haie paraissait généreuse et spontanée. J'ai demandé à un voisin s'il savait l'identifier. Il m'a répondu : « C'est une saloperie ! » Sa réponse a suffi pour que je m'identifie personnellement à cette plante, et de manière irréversible. Depuis, pour mieux la cerner, j'ai entrepris des études scientifiques à l'Université de Paris VI.

T. : C'est cette famille de plantes – les polygonum – qui a donné l'impulsion première à votre approche artistique et à vos interventions sur le paysage ?

L. M. : J'ai d'abord voulu créer un jardin qui fasse la place belle à cette famille de plantes méconnues, qui permette de voir ces dernières non plus comme des nuisances, mais pour ce qu'elles représentent du point de vue de la science : faire découvrir leurs origines, leur généalogie, leurs racines. Le



Fig. 1 : Le jardin des plantes alimentaires, réalisé pour la Communauté de communes des Alpes Mancelles (CCAM)

Fig. 2 : Reynoutria sachalinensis

Fig. 3 : Reynoutria japonica

projet à été réalisé à Saint-Paul-le-Gaultier, un petit village de la Sarthe (F). Il y a aujourd'hui dix ans. Ce jardin des « Hautes Haies » a aussi été classé pour la deuxième fois en tant que « Collection Nationale » par le Conservatoire Français des Collections Végétales Spécialisées (CCVS). Paradoxalement, les plantes de la collection nationale de ce jardin font aussi partie de ces plantes citées dans les listes des Conservatoires botaniques nationaux comme introduites, envahissantes et à interdire sur le territoire national.

Plus récemment, je recevais le prix de « l'Initiative Citoyenne » décerné par l'Association des Journalistes du Jardin et de l'Horticulture (AJJH). L'année précédente, cette distinction était revenue au Conservatoire National des plantes sauvages de Bailleul, une institution de grande renommée scientifique. J'étais très flattée, mais je me suis aussi demandé : est-il possible que l'ensemble des visiteurs du jardin, que tous les membres du CCVS et que tous les journalistes de l'AJJH aient ignoré le fait que le jardin soit composé de « plantes envahissantes », de « pestes végétales », de « saloperies » ? Je suis à la fois très fière de cette reconnaissance et perplexe de constater que c'est simplement le regard, la façon de percevoir ces plantes, qui en fait pour les uns des indésirables et, pour les autres, un apport à la biodiversité.

T. : Dans notre culture occidentale, le « paysage » est généralement perçu comme une construction de l'esprit, une sorte de « mise sous cadre » d'une portion de nature. Votre approche semble ancrer ce dernier dans un rapport beaucoup plus social, soulevant des questions de voisinage, de rapport à l'autre. Voyez-vous là un réel potentiel humain ?

L. M. : Je n'arrive pas à concevoir une nature qui ne serait pas en lien avec nous. Je m'intéresse à elle au quotidien, dans un rapport de proximité. Je n'aime pas les vues lointaines, ni d'en haut. J'aime bien regarder ce que j'ai sous les pieds. Je vis en ville, et dans une ville la nature est partout, bien que d'avantage perçue comme une intruse. Je ne parle pas ici de ces plantes qui ont un rôle décoratif et qu'on a l'habitude de voir dans un parc paysagé. Mais de cette nature ordinaire et spontanée qui est tellement plus intéressante à regarder ! Elle montre, pour se faire une place, des capacités d'adaptations végétales insensées, pousse à travers le bitume, le long des voies de circulation. La lecture des végétaux « citadins » nous apprend par ailleurs très souvent beaucoup sur les hommes qui habitent la ville, leurs activités, leurs va et vient.

T. : Vous redonnez à des plantes dites « nuisibles » ou encore à des espèces végétales oubliées, une place de choix dans vos interventions sur le paysage. Pourquoi cette approche



2



3

Fig. 4 : La collection de polygonum, jardin des « Hautes Haies », à Saint-Paul-le-Gaultier, Sarthe (F)

Fig. 5 : Dans le jardin des plantes à graines, sur le Domaine du Gasseau à Saint-Léonard-Des-Bois, dans la Sarthe (F)



4



5

inédite ? N'y a-t-il pas là aussi un parallèle avec nos sociétés modernes ?

L. M. : Notre regard sur le végétal reste trop souvent statique. Nous avons du mal à considérer ce dernier comme un être vivant. Nous voyons plus facilement le vivant chez les animaux, qui nous ressemblent en quelque sorte, mais le végétal nous reste généralement étranger.

Ce regard posé sur le végétal comme un « objet » influence certainement la manière qu'on a de gérer la nature. Biodiversité, développement durable, voilà des concepts bien à la mode qui ont peut-être aidé à modifier le discours des gestionnaires de l'aménagement, mais dans la pratique, les habitudes bien ancrées ont la vie dure. Utiliser moins de pesticides, limiter la pollution, protéger une nature exclusive, ce sont des principes prônés par les ONG de protection de la nature. Les scientifiques qui se prêtent à la bonne cause suivent aussi cette tendance. Loin d'être erronés, ces discours restent souvent réducteurs et portés par des intérêts et des idéologies politiques. On dénonce par exemple une perte de la biodiversité et, en conséquence, une banalisation du paysage. Mais on oublie souvent d'expliquer dans leur ensemble les éléments historiques, idéologiques et culturels qui nous amènent aujourd'hui à une telle préoccupation sur l'état de notre planète. La part de vérité contenue dans ces principes et la juste cause qu'ils sous-tendent – celle de défendre notre planète – ne doit en aucun cas faire taire l'esprit critique.

Dans nos jardins, dans nos aménagements urbains, nos haies pavillonnaires, le long des aménagements routiers, nous plantons, inlassablement, toujours les mêmes végétaux. En fait, la banalisation du paysage vient aussi de cette tendance à ne pas laisser grandir les végétaux spontanés, ceux qui poussent d'eux-mêmes. Les talus, les fossés, les abords des routes et des champs sont le refuge de quantité de plantes venues du monde entier, des plantes qui ont été chassées des champs par les pesticides ou échappées des jardins, des « plantes du voyage ». La banalisation du paysage n'est certes pas le résultat de ces végétations spontanées, qui poussent là où on ne les attend pas, ni de la propagation de plantes modestes, venues d'ailleurs, traitées aujourd'hui d'« envahisseuses » ou encore de « pestes végétales » qui s'accrochent des sols délaissés. Reste que ces plantes sont aujourd'hui dénoncées, selon un discours scientifique convenu, comme étant l'une des causes de la perte de la biodiversité.

T. : En Suisse, particulièrement dans le canton de Vaud, les responsables des forêts incitent les amateurs de randonnée à repérer certaines plantes dites nuisibles (comme, par exem-

Fig. 6 : Installation pour un pique-nique électronique autour d'une collection de plantes sur le Domaine du Gasseau

(Les documents illustrant cet article ont été fournis par l'auteur.)



ple, l'Ambrosie ou la Berce du Caucase) afin de pouvoir procéder à leur élimination. Cette stratégie vous semble-t-elle logique? Qu'elle serait votre attitude face à ces espèces?

L. M. : Les plantes venues d'ailleurs sont généralement accusées de prendre la place des plantes « nationales » et, ainsi, de provoquer une perte de la biodiversité. En fait, il n'y a pas que les plantes, il y a aussi les animaux qui émigrent de leur territoire d'origine. C'est un phénomène mondial que l'on appelle les « invasions biologiques ». Même si les faits décrits sont véridiques, l'idée d'invasion biologique constitue en soi une fausse vérité ou, pire encore, une demi-vérité avec un petit rien de mensonge. C'est un peu comme dire qu'il y a de plus en plus de violence dans le métro parisien parce qu'il a beaucoup plus d'étrangers. D'accord, les actes de violence dans le métro sont bien réels. Il est aussi vrai que beaucoup d'étrangers utilisent ce moyen de transport. Mais le rapport de causalité entre les deux n'est pas nécessaire.

Cette peur autour des espèces végétales ou animales qui se déplacent de leur territoire d'origine occulte tout esprit scientifique. En portant toute l'attention sur l'origine étrangère des êtres vivants qui se déplacent au détriment de ceux qui proviennent du territoire national, on passe à côté de ce que montre l'observation scientifique : la réelle analyse écologique de la dynamique des êtres vivants. Cette obsession de « l'étranger » fausse les observations, on se base alors sur de simples faits anecdotiques, sans liens ni limites. La science devient ainsi un instrument de manipulation politique.

T. : Au jardin clos et dont la facture est figée dans le temps, vous opposez des interventions ouvertes à « l'intrus », et qui se concrétisent sur de longues périodes de temps, au gré des vents, du mouvement des insectes, ou des saisons.

Comment une telle approche du jardin « en mouvement », pour reprendre une formule du paysagiste Gille Clément, se répercute-t-elle concrètement sur votre métier, sur votre rapport quotidien avec le végétal ?

L. M. : On oublie souvent le caractère vivant du végétal. Le devenir, le changement, sont l'essence même de tout vivant. Sans changement, on meurt. On accepte volontiers des alignements d'arbres sur les grandes avenues, mais il ne viendrait à l'esprit de personne d'aligner des chevaux sur la rue ou de mettre des poules sur un rond point. Parce que les animaux bougent. Ce que l'on oublie, c'est que les plantes aussi sont mobiles. Pour les gestionnaires de l'espace, cette notion n'est pas facile à accepter. Et pourtant, de nombreux signes précurseurs d'un changement dans la manière de concevoir et de construire le projet paysager sont aujourd'hui la preuve qu'il y a urgence à faire évoluer notre regard.

Une seule voie s'offre aujourd'hui à nous, celle de l'expérimentation. Après tant de discussions écologiques, nous avons enfin compris que le vivant reste complexe et difficile à apprivoiser. Qu'en l'absence d'une connaissance plus profonde, il est impossible d'aimer, et donc de vouloir préserver une nature qui demeure pour nous étrangère. Aller à la rencontre de cette nature dans le square de notre quartier ou autour du plan d'eau d'un village nous paraît insignifiant. Pourtant, c'est face à ce paysage ordinaire que nous devons reformuler nos questions sur la biodiversité. C'est dans ces lieux banalisés par le quotidien que l'expérimentation doit avoir lieu.

Liliana Motta, artiste-botaniste
105 rue Haxo, F – 75020 Paris

Propos recueillis par Caroline Dionne